

Une Biche en Lorraine

En 1914, la Première Guerre mondiale éclata. Un conflit de triste mémoire au cours duquel les morts et les blessés, tant civils que militaires, se comptèrent par millions. Depuis quarante-trois années, la Moselle vivait à l'heure allemande. À l'âge de 21 ans, mon père n'eut pas d'autre choix que d'endosser l'uniforme prussien et de faire allégeance à la bannière frappée de l'aigle germanique. Fort heureusement pour lui, Georges T était musicien ; il jouait du trombone à coulisse. Il excellait, semble-t-il, dans la maîtrise de son instrument ; une qualité qui lui permit d'intégrer différents orchestres militaires et d'échapper aux combats et à la sauvagerie de la Grande Guerre. Mon père parlait très peu de cette période de sa vie. Je sais seulement qu'il n'a jamais tiré un seul coup de fusil et qu'il fut un temps affecté en Russie.

Quant à ma mère, elle avait vu le jour le 20 septembre 1896 à Saint-Pol-sur-Ternoise dans le Pas-de-Calais. Elle était l'unique fille du couple formé par mes grands-parents, Jules et Marie L. Mon aïeule donna vie à quatre enfants : Édouard en 1895, Marthe en 1896, Marcel vers 1898 et Henri aux environs de 1904. Il se disait dans ma famille que ma grand-mère aurait accouché d'une seconde fille prénommée Jacqueline. Il pourrait s'agir d'une enfant mort-née, car on ne trouve nulle trace de son passage sur cette terre. On peut imaginer que mes parents m'attribuèrent mon prénom en souvenir de cette enfant disparue prématurément. Mon grand-père, né à Lille en 1866, travaillait alors en qualité de cheminot de locomotive à vapeur pour la compagnie des chemins de fer du Nord. Dans des temps immémoriaux, il avait participé à la grande épopée des trains de plaisir, des convois ferroviaires à tarif réduit qui participèrent, à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, à la popularisation des voyages à destination des stations balnéaires. Les compagnies de chemin de fer opérant sur le territoire national, avant la création de la SNCF, offraient aux citadins la possibilité de se divertir en découvrant, pendant leur congé de fin de semaine, les côtes normandes et bretonnes. En ce temps, les femmes se baignaient dans la Manche où la mer du nord en corset et pantalon bouffant, les hommes pêchaient la crevette. Ma grand-mère, quant à elle, naquit à Arras en 1867. Elle exerça un temps la profession de couturière, activité qu'elle délaissa afin de pouvoir s'occuper, de sa maison et de sa famille. Ma mère s'appelait Marthe. Elle fut ainsi prénommée à la suite d'une erreur commise par mon grand-père maternel. À cette époque, les femmes, dans leur immense majorité, accouchaient à domicile. Retrouvant ses esprits après avoir donné vie à sa fille, ma grand-mère demanda à son mari de consulter le calendrier. En ce temps, on attribuait, le plus souvent, aux nouveau-nés le patronyme du Saint ou de la Sainte du jour de leur naissance. Est-ce l'émotion ou son anticléricalisme notoire qui conduisirent mon grand-père à commettre une erreur de lecture ? Il jeta, semble-t-il, un coup d'œil rapide sinon distrait à l'agenda. Aux alentours de la date du 20 septembre, il identifia un saint dont les premières lettres du patronyme étaient : MATH. Sans plus de vérification et certain de son fait, il déclara à sa femme : c'est la Sainte Marthe ! En fait, il n'en était rien ; le 21 septembre, on fête Saint Mathieu !

Mes parents se rencontrèrent, pour la toute première fois, en 1918, dans des circonstances pour le moins inattendues. Dans les derniers temps de la guerre, mon père se trouvait cantonné dans le Nord aux environs de Douai. Il résidait, semble-t-il, chez l'habitant. L'un de ses copains, premier violon à l'opéra de Berlin était, quant à lui, hébergé à Sin-le-Noble au domicile mes

grands-parents maternels. Ma grand-mère vivait alors seule avec trois de ses enfants : Marthe, Marcel et Henri. Mon grand-père, vraisemblablement réquisitionné par les autorités françaises à des fins logistiques, avait quant à lui quitté le territoire français depuis le début de la guerre. Quant à Édouard, l'aîné de la fratrie — il était alors âgé de 23 ans — nul ne sait où il se trouvait à cette époque. De toute évidence, et bien qu'il ne parlât pas un seul mot de français, le violoniste fut bien accueilli. Ma mère gardait du musicien le souvenir d'une personne de nature anxieuse ; il se rongait les ongles de façon déraisonnable. Ce fut au cours du séjour du premier violon que Marcel, l'un des frères de ma mère, trouva la mort dans d'horribles circonstances. Mon jeune oncle, que je n'ai pas connu, fut en 1918 incorporé, sur ordres des autorités allemandes, dans l'effectif d'une entreprise de fabrication et d'embouteillage de limonade, décision prise afin de pallier le manque de main-d'œuvre, la majorité des hommes valides ayant été mobilisé en 1914 aux premières heures de la Grande Guerre. Marcel tomba gravement malade, vraisemblablement à la suite de l'ingestion d'un composant de la limonade. À cette époque tourmentée où les conditions sanitaires étaient notoirement insuffisantes, mon oncle fut pris de violentes diarrhées, symptômes de la dysenterie. Dans le même temps, les troupes alliées engagèrent une vaste offensive pour reconquérir les territoires conquis par les Allemands. Vers la fin de l'été, les attaques et les bombardements se multipliaient aux abords de Douai et de ses environs. Le danger était partout. L'état de santé de mon oncle ne cessait de s'aggraver, mais faute de médicaments et sans possibilité d'évacuer ce dernier vers un hôpital, la décision fut prise d'abriter le malheureux dans la cave de la demeure familiale afin de le soustraire aux bombardements inopinés. C'est en ce lieu, sans nul doute sinistre, que le 10 septembre 1918 à l'âge de 20 ans, le jeune homme poussa son dernier souffle. À l'annonce du décès du fils de sa logeuse, le copain de mon père, ne sachant comment exprimer sa compassion auprès de la famille éplorée, sollicita l'aide de mon père : « Les gens, chez qui je loge, sont tellement gentils que je voudrais pouvoir leur présenter mes condoléances. Tu parles français. Tu vas venir avec moi ».

En 1871, le chancelier Bismarck s'était montré conciliant envers les Lorrains. Il avait accepté que les Mosellans puissent continuer à s'exprimer librement dans la langue de Molière, mais tout en apprenant la langue de Goethe. Ainsi, il était courant de voir, en Lorraine occupée, des enseignes de magasins libellées en allemand et en français. Mon père avait suivi, au cours de son enfance, un enseignement en langue allemande, mais il est fort vraisemblable qu'il apprit à lire et écrire le français au sein de la cellule familiale. Sensible à la requête de son ami, mon père accepta de jouer le rôle d'interprète. Les circonstances ne s'y prêtaient guère, mais lorsqu'il se trouva en présence de Marthe L, Georges T tomba éperdument amoureux de la jeune femme. Elle avait 22 ans. Georges et Marthe eurent tout juste le temps de faire connaissance avant que les événements ne les séparent. Ils se rencontrèrent à, tout au plus, deux ou trois reprises et sans doute toujours en présence d'un chaperon. Malgré la brièveté de leurs rencontres, mon père décida de conquérir le cœur de la belle. En septembre 1918, quelques jours après la mort de Marcel L, les événements se bousculèrent. Sous la pression de l'offensive alliée, les Allemands décidèrent d'évacuer *manu militari* la population du Douaisis vers la Belgique. Contraints par l'occupant, ma grand-mère, ma mère et Henri son plus jeune frère prirent la route menant vers le Nord. Ils entassèrent dans une carriole leurs maigres avoirs. Selon le récit qu'en fit ma sœur Yolande au cours d'une émission de radio, ma mère tirait la charrette à deux roues, pendant que

son cadet s'arc-boutait pour pousser, à qui mieux mieux, la frêle chignole. Jetés sur les routes, ballottés de droite et de gauche sans protection, redoutant à chaque instant les attaques aériennes, ma grand-mère et ses deux enfants parvinrent au terme de leur exode jusqu'en Hollande. Et c'est là que par le plus grand des hasards, ils retrouvèrent dans une gare ferroviaire mon grand-père maternel. Contre toute attente, la famille se trouva opportunément réunie à l'issue de cinq longues années de guerre, cinq années pendant lesquelles ma grand-mère n'avait eu aucune nouvelle de son mari. Le 11 novembre 1918, la Grande Guerre prit officiellement fin.

De retour auprès de ses parents à Ancy-sur-Moselle, Georges écrivait de merveilleuses lettres à l'attention de Marthe sans savoir ce qu'il était advenu de l'élue de son cœur. La famille L, lorsqu'elle fut autorisée à regagner la France, découvrit la ville de Douai et ses alentours totalement dévastés. Avant de fuir, les Allemands mirent à sac et parfois même incendièrent les habitations, minèrent les ponts, inondèrent les mines et détruisirent les infrastructures ferroviaires et industrielles. Selon le récit qu'en fit le correspondant de l'armée canadienne en pénétrant dans Sin-le-Noble après le retrait des Allemands, il n'y avait plus ni eau potable, ni gaz, ni électricité puisque toutes les conduites avaient été arrachées, mais comme si de rien n'était, la vie, malgré les circonstances, reprit peu à peu son cours. Toujours selon le récit rapporté par ma sœur Yolande, mes grands-parents maternels retrouvèrent leur maison en partie incendiée. Quelle ne fut pas la surprise de mon grand-père et de sa famille en apercevant au pied de la porte d'entrée de leur logis, un monticule de lettres ! Toutes ces missives avaient été rédigées par une seule et même personne : mon père. Il y avait là des dizaines de lettres. Amoureux transi, pressé de déclarer sa flamme à Marthe, Georges T écrivait et expédiait parfois deux à trois lettres par jour ! Lorsque mon grand-père Jules comprit qu'un individu, résidant dans un territoire qu'il considérait être celui de l'ennemi héréditaire, avait des vues sur sa fille, il vit rouge. Mon aïeul, en dépit du retour des territoires annexés en 1871 dans le giron de l'État français, refusa, tout net, que sa fille puisse répondre aux avances d'un garçon ayant, un jour, porté le casque à pointe ! Marthe déclara à son père que ce garçon était Lorrain, qu'il parlait français et qu'il souhaitait l'épouser. Mon grand-père, refusant de se rendre aux arguments de sa fille, lui signifia en forme d'ultimatum : « Dis-lui bien qu'il ne rentrera dans ma maison que lorsqu'il sera en bleu horizon ! ». L'injonction de mon grand-père était on ne peut plus claire ! La couleur bleu horizon caractérisait les uniformes portés par les fantassins de l'armée française tout au long de la Grande Guerre. Marthe relaya, auprès de son prétendant, le message de son géniteur : s'il voulait, un jour, espérer passer la bague au doigt de celle dont il voulait faire sa femme, Georges allait devoir, avant toute autre chose, montrer son attachement à la mère patrie en prêtant allégeance au drapeau tricolore et en s'engageant dans les Forces françaises. Mon père accepta de se plier, sans réserve, aux exigences de son futur beau-père ; il intégra l'armée et plus spécifiquement le corps de la gendarmerie.

Le 10 juillet 1919, Georges T fit son entrée à l'école de gendarmerie de Strasbourg. Le décret d'application du Traité de Versailles stipulant la réintégration dans la nationalité française des Alsaciens-Mosellans ne sera promulgué que le 10 janvier 1920 avec prise d'effet le lendemain. Les Alsaciens-Mosellans redevinrent français, de manière rétroactive, à compter du 11 novembre 1918.

Mon père s'était conformé aux exigences du père de sa bien-aimée ; plus rien ne s'opposait à l'union de Georges et de Marthe. Mes parents se marièrent le 10 janvier 1920 à Sin-le-Noble, le jour même de la promulgation du Traité de Versailles. Ma mère était, sans nul doute, particulièrement fière et flattée de la détermination de son mari et des efforts qu'il déploya dans le seul but de faire d'elle sa femme. Georges était maintenant un membre respectable et respecté de la gendarmerie française. Je me souviens que ma mère, soucieuse de préserver la réputation de son époux, préféra, par la suite, passer sous silence les années de guerre de son mari. Quand, à l'occasion, elle feuilletait l'album photo de la famille, en présence d'amis ou de connaissances, ostensiblement, ma mère jetait un voile pudique, en l'occurrence une serviette ou un pan de nappe, sur les photos où mon père apparaissait vêtu de l'uniforme allemand. Le 28 août 1920, ma mère mit au monde son premier enfant, ma sœur Paule. Ma mère accoucha avant terme, au cours de son septième mois de grossesse dans des conditions particulièrement difficiles pour l'époque. En ce temps où les maternités ne disposaient pas encore de couveuses, Paule dut fournir beaucoup d'efforts pour survivre dans un monde qui ne l'attendait pas de sitôt. Ma mère disait, en parlant de sa première fille, qu'elle avait passé les deux premières années de sa vie dans du coton. Lorsqu'il revit ma sœur à l'âge de douze ans, le médecin, témoin des premières heures de vie de mon aînée, déclara à ma mère : « Vous avez fait un miracle ! ».

Au mois de mai 1925, mon père fut nommé chef de brigade à Fontoy. Il obtint de sa hiérarchie d'être muté dans la campagne de sa Lorraine natale en raison des graves soucis de santé de sa femme. Ma mère souffrait d'asthme. Une agglomération telle que Strasbourg soumise à la circulation automobile et à la pollution ambiante constituait un environnement inadapté à son état. Ma mère avait besoin de grand air pour soigner l'infection chronique touchant ses voies respiratoires. Ma sœur Yolande et moi-même avons respectivement vu le jour, en 1927 et 1929, à Fontoy en Moselle à l'extrémité de vallée de la Fensch, haut lieu de l'industrie sidérurgique et minière.